

## Littérature québécoise

---

Numéro 42, décembre 1990, janvier–février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19878ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (42), 14–18.

**NELLIGAN, LIVRET D'OPÉRA**  
**Michel Tremblay**  
 Leméac, 1990; 10,50 \$

Le livret de l'opéra *Nelligan* de Michel Tremblay, musique d'André Gagnon, qui a été créé à Québec en février dernier, est une biographie sélective, voire stylisée, mettant à profit des épisodes connus de la vie de « notre poète national »

Les douze personnages mis en scène représentent surtout la famille immédiate de Nelligan et quelques intimes. Tremblay évoque les différends entre le fils et le père, de même que la division linguistique familiale, l'amour d'Émile pour sa mère, ses amitiés littéraires, ses lectures préférées, les soirées de piano à la maison, la folie naissante du poète et son internement. Il rappelle, avec la flamboyante aventure de « La romance du vin », ce « credo » (p. 50) que Tremblay choisit de faire intervenir avant, et non après, la funeste appréciation d'un critique « étranger de passage » [De Marchy] (p. 55). L'auteur utilise aussi « Le vaisseau d'or », pour ouvrir et fermer son livret.

À ces événements reconnus sans discussion, Tremblay ajoute deux traits moins canoniques qu'il présente, à l'instar des autres, comme issus de la consultation de ses deux sources avouées, de valeur fort inégale du reste, soit la biographie (autorisée) de Paul Wyczynski (*Nelligan*, 1987) et le (douteux) *Nelligan n'était pas fou* de Bernard Courteau (1986) : il s'agit de la profanation d'une église par Nelligan (scène 6) et du penchant du poète pour l'alcool (scènes 3, 4, 5, 6 et 11).

Le texte emprunte avec pertinence un mode à la fois lyrique, élégiaque et nostalgique et parvient ainsi à reproduire le modèle nelliganien, mais sans les formules strophiques et la variété prosodique du poète. Ici, en effet, les vers



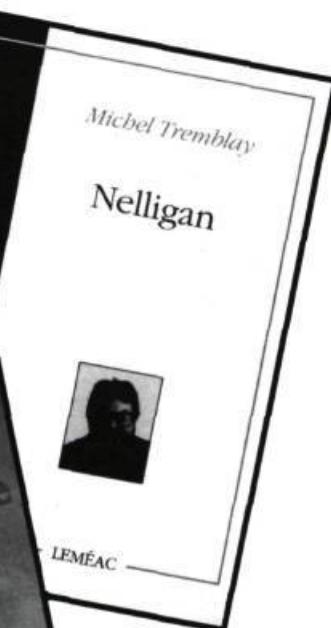
hétérométriques sont l'usage commun et le librettiste, qui ne se fait pas faute de déroger la plupart du temps à la règle de l'alternance des rimes, utilise très majoritairement les rimes plates, souvent approximatives d'ailleurs. Le modèle est donc aussi tremblaysien, d'autant que le texte est régulièrement ponctué des duos, trios, quatuors, quintettes et septuors chers à l'auteur des *Belles-sœurs*. À souligner, sur le plan technique, la trouvaille du « chariot de linge sale » initial et terminal, dans lequel « Émile vieux » jette le corps d'« Émile jeune », tout à la fin.

Jean-Guy Hudon

**LA NUIT DE LA SAINT-BASILE**  
**Robert Baillie**  
 L'Hexagone, 1990; 24,95 \$

Pour dissiper toute équivoque, précisons que *La nuit de la Saint-Basile* n'est pas un roman écologique. Le tragique incendie survenu le 24 août 1988 à l'entrepôt de BPC de Saint-Basile-le-Grand ne constitue qu'un épisode dans le roman de Robert Baillie.

Le roman-journal de Monsieur Gilles commence un an



**Claude Vaillancourt**  
**Le Conservatoire**  
 Roman



après la mort violente de sa femme Miche. Jour après jour, le narrateur analyse et évalue son existence : une existence d'homme bien ordinaire. Vie familiale disloquée, relations professionnelles et amitiés sincères mais exigeantes et contacts sociaux réduits marquent les contours des événements qui vont provoquer ruptures, drames larvés ou plongés dans le souvenir. À cela s'ajoute la consignation des faits divers transmis par les médias : autant d'occasions pour le narrateur de transcender sa vie quotidienne. Remise en question des valeurs, faite sous le signe du feu, le journal ordinaire de Monsieur Gilles dit l'être qui découvre, au mitan de sa vie, dans la solitude et l'écriture, que l'existence est tissée de blessures qu'on ne guérit qu'en soi.

Au tracé du quotidien, le narrateur raconte la perte autant que la découverte de son fils engagé dans une mission humaniste. Il reprend aussi contact avec sa grand-mère et, relayant sa mémoire défaillante, il retrouve et reformule son enfance. Entraîné par un jeune marginal, le Dragon, dans une relation aussi violente qu'exigeante, il prend la mesure de l'affectivité qu'un homme peut témoigner à un autre homme et constate son incapacité à exprimer ses attachements.

La forme du journal adoptée par l'auteur, et conduite avec une belle maîtrise, confère au ton et au rythme du roman un espace où le récit décousu, en chassé-croisé, maintient la curiosité en constant éveil. Même ce qui semblerait ici faiblesse de style est assumé par le narrateur comme une contrainte due à la texture même du texte.

Reine Bélanger

**LE CONSERVATOIRE**  
**Claude Vaillancourt**  
 L'Hexagone, 1990; 17,95 \$

Il y a beaucoup de pénétration dans ce roman, sans doute parce qu'il y a beaucoup de sentiments à lever et que l'amour n'en finit pas de se chercher. On y parle aussi de cinéma, parce que l'amour s'y déploie allègrement en variations de toutes sortes qui font rêver les cinéphiles amoureux.

Donc, le Conservatoire, c'est une salle de cinéma de répertoire au charme désuet, où, au fil des films et des intrigues, se lient des relations amoureuses, parfois en gros plan, celle surtout du narrateur et de Sylvie, coupée d'un vide que chacun comble à sa façon, en expériences diverses. Régulièrement, ils se croisent au Conservatoire, ce qui nous vaut des considérations du narrateur sur les séquences amoureuses. Le romancier se permet ainsi des portraits sympathiques, surtout crédibles, avec les déviations anachroniques autorisées pour conforter ses observations — mais qui obligent le *je* à se faire curieusement omniscient (« Je ne prétends pas arriver à une quelconque forme de vérité. » p. 135). L'écriture est sûre, les chapitres sont bien découpés.

Pourtant, il y a des longeurs amoureuses dans cette sorte de vue privée ou intime sur l'amour, le sexe et le rêve en 45 chapitres et 180 pages. On se lasse de ce ton trop égal, monocorde. Cette écriture sûre et travaillée s'accomplit sans fantaisie, sans audace narrative ou romanesque. C'est le calme plat, où l'amour n'est hélas jamais celui du cinéma. La passion s'est trompée de scène; les personnages sont prisonniers de leur déception comme le romancier de ses personnages-cinéphiles. « On parlait d'amour et de cinéma, puisqu'il s'agissait pour eux des deux seuls sujets possibles, on en parlait avec détachement, avec flegme, comme si tout cela n'avait pas d'importance, de la même manière que lorsqu'on parle de température ou de conditions atmosphériques. » (p. 63) Le roman défile de même, sans secousse. Il y a pourtant un personnage qui fait battre un peu le pouls de l'écriture, mais il arrive sur le tard, à la fin de la représentation. C'est un bien maigre butin pour le lecteur. Le romancier a gardé tout le plaisir pour lui.

J'ai terminé le livre, je suis déçu, les deux ou trois premiers chapitres m'avaient séduit, je retourne à mon cinéma.

François Ouellet

### CONFIDENTI ELLES

Jean Charlebois  
Noroît, 1990; 15,00 \$

Par le titre, *Confidenti elles*, Jean Charlebois révèle d'entrée de jeu le sujet du recueil: un « je », qui est évidemment un autre, nous livre ses impressions sur sa relation amoureuse avec *Elles*. Au fil des jours, le narrateur tente de saisir l'unique à travers le multiple et le multiple à travers le singulier puisque « *Elles*, finalement, ce sont les femmes, toutes les femmes, ou alors quelques femmes, certaines femmes, qui auraient été de si près tenues. Ce pourrait être aussi — surtout — les multiples femmes d'une seule et même femme ». Cette ambiguïté permet au verbe qui s'accorde avec le sujet *Elles* de prendre parfois la marque du pluriel et parfois celle du singulier. L'histoire d'amour grandit, douloureusement, jusqu'à la rupture. Et



seulement à cet instant, le « Elle » peut devenir « Elle »: « Elle comme un cœur de laitue ».

Les protagonistes se découvrent à travers leurs multiples relations sexuelles: « Le lit nous rassure. Et en la reprenant, je me reprends. Je réapprends à être vivant ». Curieusement, ces étreintes, entrecoupées par les messages répétitifs laissés sur le répondeur, permettent au narrateur de se livrer à l'instrospection. Le désir et le sexe servent ici de point de départ, de point d'ancrage au réel. L'écriture dense, due au foisonnement des images, à leur richesse, rend toutefois la lecture de ce « poëmeroman » difficile. De plus, les jeux de mots, faits à partir d'expressions consacrées, reviennent trop fréquemment dans les premières pages du recueil. « Sois belle et très toi », « Elle prend son mâle en patience », etc. Mais dès qu'on se laisse emporter par la magie verbale de Charlebois, on participe à un éveil au monde qui séduit.

Hélène Marcotte

### TABLEAUX D'AURÉLIE

Louise Warren  
VLB, 1989; 14,95 \$

D'abord auteure de livres pour les enfants et surtout poète, Louise Warren fait ici une incursion du côté de la prose pour adultes. Bien que l'on sente l'intention narrative derrière les *Tableaux d'Aurélie*, on est encore loin du récit où tout s'enchaîne pour mener à un dénouement précis. Michèle-Aurélie, petite-fille de l'Aurélie d'un autre temps, vit une période tourmentée. Entre

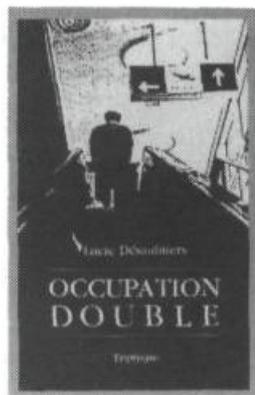
T R I  
P T Y  
Q U E

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

TÉL.: (514) 524-5900  
525-5957

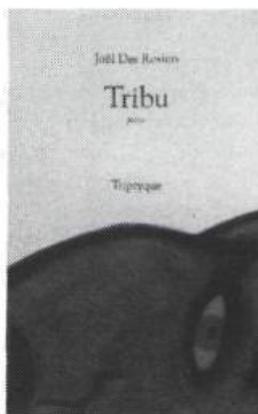


Francine Campeau  
**Les éternelles fictives**  
116 p. 14,95 \$

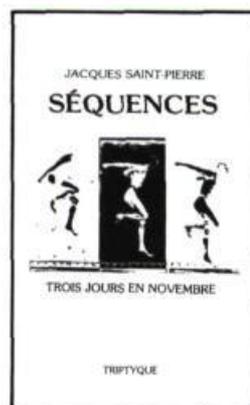


Lucie Désaulniers  
**Occupation double**  
104 p. 12,95 \$

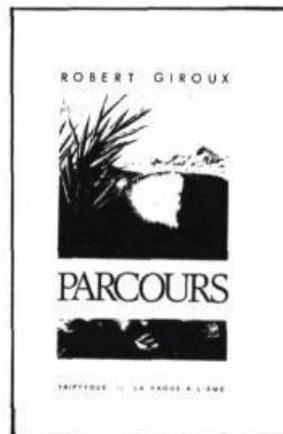
Joël Des Rosiers  
**Tribu**  
112 p. 12,95 \$



Jacques Saint-Pierre  
**Séquences**  
136 p. 14,95 \$



Robert Giroux  
**Parcours**  
De l'imprimé à l'oralité  
496 p. 29,95 \$



Hélène Boissé  
**Et autres infidélités**  
72 p. 9,95 \$



ses visites à l'hôpital et les crises de folie de son père malade, elle tente de peindre pour sublimer ses craintes et sa douleur, mais ne parvient pas à tenir en laisse une réalité qui la hante.

C'est porté par le ton intimiste de Louise Warren que nous partageons les soucis d'une femme sensible, sa détresse, ses réminiscences, aussi nombreuses qu'éparpillées, ainsi que sa relation tendre et pourtant complexe avec Laurent, l'amant qui semble là depuis toujours. La perception parfois floue, parfois précise, du réel, les efforts de la mémoire pour le reconstituer, caractérisent le  *récit*  de Michèle-Aurélié. À un point tel que nous nous y perdons parfois, ne sachant pas toujours si cette prose relate des faits ou évoque des souvenirs auxquels le temps a apporté de nouvelles teintes. Ce livre est décevant pour ceux qui recherchent une intrigue savamment menée. Par contre, si l'on aime une écriture fluide, mélancolique et profondément originale, plus évocatrice que narrative, on est comblé.

Christiane Lahaie

### EN UNE VILLE OUVERTE Collectif Atelier du Gué/L'instant même, 1990; 19,95 \$

Les dix nouvelles publiées dans ce recueil collectif ont été sélectionnées parmi plus de trois cents textes soumis au deuxième concours de l'office franco-québécois pour la jeunesse, concours ouvert aux écrivains de part et d'autre de l'Atlantique.

À partir de deux phrases imposées, puisées dans *Récits et fragments narratifs* de Kafka, les participants devaient présenter un texte n'excédant pas quinze pages dactylographiées. En dépit de ces contraintes, les textes choisis sont par le style,



l'inspiration et la thématique d'une captivante originalité.

Lauréat du jury, présidé par Gilles Archambault — qui signe un avant-propos éclairant —, Paul Baquiast a soumis un texte d'une qualité d'écriture et d'inventivité certaines: « Les aventures statuariques d'Eugène Pelletan », dans lequel l'humour et la dérision servent à construire le récit.

« Quand le cristal creuse son ombre », mention spéciale du jury, permet de découvrir une nouvelle auteure de Québec. Claire Chouinard y donne à lire un texte de... cristal, tant par l'éclat mesuré et combien maîtrisé de l'expression que par la densité et la richesse du sujet. La ville qu'elle construit par l'écriture et l'inspiration prend intensément vie au fil de la lecture.

Dans les huit autres nouvelles, l'originalité d'inspiration et la qualité d'expression n'ont pas été gênées par la phrase imposée du départ; ce sont autant de textes à lire pour leurs qualités littéraires et leur originalité. Les auteurs « ont dérapé avec une belle inconscience » et réservent à leurs lecteurs des moments agréables de rencontres où l'imaginaire et la liberté d'expression sont



les moteurs de la géographie de l'espace inventé.

Les thèmes de la solitude, du silence, de la construction de l'espace citadin par l'écriture reviennent dans plusieurs des nouvelles d'*En une ville ouverte*. Ils invitent à découvrir aux détours des textes, et à mesurer, des auteurs « à suivre ».

Reine Bélanger

### L'HOMME EN FUITE Alain Pontaut Leméac, 1990; 15,50 \$

De plus en plus d'écrivains se consacrent à la nouvelle ces dernières décennies, répertoriés et rayons de bibliothèques en font foi. Alain Pontaut, romancier, dramaturge, journaliste et essayiste devient à son tour nouvelliste, avec sept courtes moutures qui se partagent les 160 pages d'un

beau livre blanc Leméac. Des nouvelles inégales, tant en longueur qu'en intérêt, les plus courtes suscitant plus souvent celui-ci, entre autres « L'homme en fuite » et « La fourmi », beaux exercices sur l'absurdité de la vie et l'incompréhension qui peut naître aux points de convergence entre deux cadres référentiels opposés. Belle exécution — et beaux sentiments — aussi dans « La nuit sourde » où l'impossibilité de comprendre la langue de l'autre limite la communication à la plus simple gestuelle, exercice qui démontre que, au-delà des couleurs et des cultures, nous sommes malgré tout frères sur cette terre.

Ici, je m'en voudrais de passer sous silence les écarts structuraux qui font déraiser le propos, les temps morts qui dégènerent en digressions inutiles, les phrases — et les dialogues, comme dans « L'interruption » — qui sonnent faux, leur manque de crédibilité métamorphosant l'absurdité de la vie, que veut démontrer l'auteur, en une parodie sans épaisseur.

Mais ne nous méprenons pas: un recueil inégal, fait d'échecs et de réussites relatifs, sur une thématique soutenue, n'est-ce pas déjà un succès ?

Jean Pettigrew

### ROSAIRE BONTEMPS Norman Descheneaux L'Hexagone, 1990; 16,95 \$

D'entrée de jeu, on se dit: ça y est, même violence, même folie, même travail sur la voix narrative. Ceux qui ont lu *Fou de Cornélia* ne se perdront pas dans *Rosaire Bontemps*, le deuxième roman de Norman Descheneaux.

Le lecteur est en pays connu dans cette campagne de Saint-Pit, capitale des ordures, forte de « son conservatoire de déchets hautement toxiques » (p. 32), où Zaire, le  *gros tas*  « excrété » de sa  *m'man*  qui déverse sur son « nullard » de larges bordées de ses « écoulements de bile » dans des harangues tempétueuses, travaillera. Cela dit, il « s'en brassera des affaires sales désormais à Saint-Pit, Zaire, dans notre belle province. On déversera la vidange de la ville dans la carrière Assimil et toi tu veux ▶

y plonger à pleines mains, te maculer des aristocratiques déchets des centrales nucléaires, on étendra une glaçure d'hydro-carbures sur le bassin de sédimentation et le Patron t'enverra y patauger. C'est là-dessus que tu veux fonder un foyer?» (p. 38) C'est en tout cas là-dessus que l'auteur assoit confortablement son roman, comme le fou de Cornélia occupait de haut son édicule.

Sur ce fond maculé de chiures où la mère domine le fils-« tête à gifles », la situation se renversera au profit de la femme-tortionnaire de Zaire (car il s'est marié, celui qui cultivait « le vice impuni »), une « m'man 2 » à qui est soumis son mari, et qui édifiera à la « belle-m'antale » une chaise berçante qui équilibre « les essais techniques et les essais mentaux » (p. 104), véritable machine de torture qui concurrence sans peine la machine de la *Colonie pénitentiaire*. « Pour guérir toi-même, tu dois répudier ta m'man, tu comprends ? » (p. 90) Zaire comprend.

Ce livre, qui est d'une violence inouïe et d'un sadisme raffiné, se veut aussi une critique de la société. L'interrogation métaphorique prend forme dans une dénonciation de l'avidité et de l'oppression de la société aux prises avec les déchets et ses vieillards. De cela je ne serais pas convaincu si l'auteur n'avait placé en exergue la définition de la *sotie* du *Petit Robert*. Trop de complaisance dans le ton pour que la critique sociale, me semble-t-il, préoccupe l'écrivain au-delà du plaisir de l'écriture.

Enfin, ce *Rosaire Bontemps* n'a cependant pas le mordant du *Fou* et les jeux de mots, parfois abusifs, sont souvent d'un humour facile. Ce faux pas jure évidemment avec la violence exacerbée qui déchire les mots. La verve est trop directe, concentrée dans une voix qui agresse, qui arrive à faire éclater en un feu d'artifice les rires les plus diaboliques aux



rides estompés de stupeur. Mais bon dieu, quelle verve ! À lire, ne serait-ce que pour cet immense talent verbal et l'imagination délirante.

François Ouellet

**BONHEUR FOU**  
François Gravel  
Boréal, 1990 ; 19,95 \$

*Bonheur fou* raconte l'histoire de Bernard Dansereau, un être qui, « dès sa tendre enfance, avait été préoccupé par la question du bonheur. Non pas le bonheur éternel promis par les curés [...], mais le bonheur terrestre, ici-bas, maintenant. Il croyait fermement qu'il serait possible, grâce à une découverte qui restait encore à faire, d'en trouver le secret. Au XIX<sup>e</sup> siècle, de telles idées n'avaient rien de particulièrement original, du moins chez les scientifiques. » (p. 7) La quête de la connaissance du bonheur développe chez le héros du roman un goût passionné pour l'étude, le conduit à la médecine. Son travail professionnel lui fera rencontrer la supérieure et fondatrice de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, une femme passionnée plus qu'illuminée. C'est dans cette institution, en soignant les aliénés et en se livrant à l'étude du cerveau de ma-

lades décédés, qu'il poursuivra sa recherche philosophique autant que ses expériences *scientifiques* pour percer le mystère : où loge le bonheur humain ? Voilà pour la trame de fond d'un roman aux multiples péripéties, dont le résumé, dans le peu d'espace alloué ici, risque de trahir l'auteur.

D'entrée de commentaire, je dirai que *Bonheur fou* appartient à un genre romanesque qui ne m'attire pas d'emblée. Et pourtant. Dès les premières pages, François Gravel a su m'intriguer et me retenir autant par le sujet que par le style et le ton de son récit. Le traitement dramatique réservé aux éléments historiques force à poursuivre la lecture.

Pour l'histoire qu'il raconte, l'auteur a su imposer, autant aux personnages qu'au narrateur, une tonalité d'expression et un style d'écriture qui nous

ramènent, sans pasticher, aux types de romans de l'époque. Plutôt que d'agacer, ce parti-pris de restituer intégralement ton et écriture propres au contexte socio-historique du XIX<sup>e</sup> siècle, parti-pris qui s'étend même au narrateur qui se plie aux exigences du genre et du temps de l'intrigue, ourdit une trame de vraisemblance originale au texte.

Dans ses romans précédents, *La note de passage*, *L'effet Summerhill*, *Benito*, l'auteur avait déjà démontré sa facilité de créer une unité du point de vue narratif par le procédé de symbiose entre le style et le contexte du roman.

Reine Bélanger

**BERG EN SURSIS**  
Isabel Massey  
Quinze, 1990 ; 12,95 \$

Des phrases brèves et un rythme rapide sur fond de jazz, telle semble être la marque de commerce de la jeune écrivaine Isabel Massey qui signe avec *Berg en sursis* son premier roman.

Un homme, Berg Cabot, est en fuite vers le sud poursuivi par quatre gaillards qui veulent le trucider car il s'est permis de troquer une mallette qui ne lui appartenait pas contre une autre remplie de pognon. Les malfrats, qui ne prisent guère la rigolade, ont commencé par dépecer l'épouse de Berg et lui réservent un sort similaire.

Pendant cette fuite en avant, Berg rencontre une auto-stoppeuse et son enfant, deux filles suicidaires, et finalement Ryan, un musicien qui joue de la trompette électrique. Comme Berg est saxophoniste, une amitié se développe entre les deux mélomanes.

Tout au long de son escapade, Berg évoque son passé, depuis son enfance jusqu'à sa rencontre avec sa femme. Ainsi cavale et souvenirs se disputent les pages de ce roman, qui en compte cent quinze.

Le résultat est surprenant. Même si les souvenirs prennent trop de place et qu'une certaine confusion règne à la toute fin du roman, Isabel Massey a réussi, avec *Berg en sursis*, à prouver qu'elle avait un style original, ce qui est de bon augure pour la suite de sa carrière.

Normand Yergeau

